

1895

1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze

Revue de l'association française de recherche sur
l'histoire du cinéma

50 | 2006
Varia

Brèves remarques

I.M. Pacatus [Maxime Gorki]

Traducteur : Valérie Pozner



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/1895/494>

DOI : 10.4000/1895.494

ISBN : 978-2-8218-1002-0

ISSN : 1960-6176

Éditeur

Association française de recherche sur l'histoire du cinéma (AFRHC)

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2006

Pagination : 115-120

ISBN : 978-2-913758-51-3

ISSN : 0769-0959

Référence électronique

I.M. Pacatus [Maxime Gorki], « Brèves remarques », *1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze* [En ligne], 50 | 2006, mis en ligne le 01 décembre 2009, consulté le 16 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/1895/494> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/1895.494>

Brèves remarques

par I. M. Pacatus [Maxime Gorki]

1895 /
n° 50
décembre
2006

115

J'étais hier au royaume des ombres.

Si vous saviez comme cela est *effrayant*¹ ! Il n'y a là ni sons, ni couleurs. Tout : la terre, les arbres, les hommes, l'eau et l'air, tout y est d'une couleur grise uniforme, sur le ciel gris – les rayons gris du soleil ; sur les visages gris – des yeux gris ; et jusqu'aux feuilles des arbres qui sont grises comme de la cendre. Ce n'est pas la vie, mais une ombre de vie, ce n'est pas le mouvement, mais une ombre de mouvement, dépourvue de son.

Je m'explique, sous peine d'être soupçonné de symbolisme ou de folie. J'étais chez Aumont et j'assistais à une séance du Cinématographe Lumière — les photographies animées. L'impression qu'elles produisent est si inhabituelle, si originale et si complexe que j'aurai du mal à la transmettre dans toutes ses nuances. J'essaierai toutefois d'en dire l'essentiel.

Lorsque la lumière s'éteint dans la pièce où l'on présente l'invention des Lumière, sur l'écran apparaît soudain un grand tableau gris, une « Rue de Paris » qui a la teinte d'une mauvaise gravure. En la regardant, on voit des gens figés dans diverses attitudes, des voitures, des maisons, tout cela est gris, et le ciel lui-même au-dessus est gris. Avec une vue aussi familière, on ne s'attend à rien d'original, combien de fois a-t-on déjà vu ces rues de Paris sur des images... Mais soudain, l'écran est agité d'un étrange tremblement, et le tableau s'anime. Depuis la perspective, des voitures viennent droit sur vous, fonçant vers l'obscurité dans laquelle vous êtes assis ; des gens apparaissent dans le lointain et grandissent au fur et à mesure qu'ils se rapprochent ; au premier plan, des enfants jouent avec un chien, des cyclistes foncent à toute allure, des piétons traversent la rue, se frayant un chemin entre les voitures : tout cela bouge, vit, bouillonne, se dirige vers le premier plan du tableau pour disparaître quelque part au-delà.

¹ Les passages en italique signalent les omissions de la traduction Deslandes (voir notre présentation des textes).

Et tout cela se passe sans bruit, en silence, cela est si étrange, on n'entend ni les roues contre la chaussée, ni le bruissement des pas, ni les conversations, rien, pas une note de cette symphonie complexe qui accompagne toujours les mouvements des hommes. Sans bruit, le feuillage gris cendre des arbres s'agite dans le vent, et les silhouettes grises des hommes, pareilles à des ombres, glissent en silence à la surface du sol gris, comme frappées d'une malédiction et condamnées cruellement au silence, privées de toutes les nuances, de tous les coloris de la vie.

Leurs sourires sont morts, *bien que leurs mouvements soient pleins d'une énergie vivante, d'une insaisissable rapidité* ; leur rire est silencieux, bien que l'on puisse voir les muscles se contracter sur leurs visages gris. Une vie bouillonne devant vous, à laquelle on a ôté la parole, à laquelle on a enlevé la parure des couleurs ; une vie grise, silencieuse, abattue, *pitoyable, comme dépossédée de tout.*

Elle est effrayante à voir, avec son mouvement d'ombres, et uniquement d'ombres. On repense aux fantômes, aux méchants et maudits enchanteurs qui plongent des villes entières dans le sommeil, et l'on croirait avoir affaire à une mauvaise plaisanterie de Merlin. C'est lui qui a ensorcelé toute une rue de Paris, rétrécissant ses hauts immeubles, depuis les fondations jusqu'aux toits, à la taille d'une archine², lui qui a rapetissé les hommes en proportion, qui les a privés de paroles, qui a ramené toutes les couleurs du ciel et de la terre à cette teinte grise uniforme, et qui, sous cette forme, a installé sa plaisanterie dans la niche d'une salle obscure de restaurant. Mais soudain, un craquement se fait entendre, tout disparaît, et sur l'écran apparaît un train de chemin de fer. Il fonce vers vous tel une flèche – prenez garde ! On dirait qu'il va se précipiter dans l'obscurité où vous êtes assis, et vous transformer en un sac de peau déchiquetée, plein de chair meurtrie et d'os broyés, on dirait qu'il va anéantir, réduire en morceaux et en poussière cette salle, cet établissement empli de vin, de femmes, de musique et de vice. Mais il s'agit là encore d'un train d'ombres.

Silencieusement, la locomotive disparaît au-delà du cadre de l'écran, le train s'arrête, des silhouettes grises descendent sans bruit des wagons, se saluent en silence, rient, courent, s'agitent, s'émeuvent sans émettre un son... avant de disparaître. Et voici un nouveau tableau : trois joueurs, assis à une table, jouent aux cartes. Leurs visages sont tendus, les mouvements des mains qui distribuent les cartes sont rapides, vous lisez la cupidité des joueurs dans leurs doigts agités de tremblements, dans les muscles de leurs visages... Le jeu... Tous trois éclatent de rire, et le garçon qui leur a apporté de la bière, s'est arrêté près de leur table, rit aussi. Ils rient à s'en faire éclater la panse... mais on ne perçoit pas un son. On dirait que ces hommes sont morts, et que leurs ombres sont condamnées à jouer aux cartes en silence pour l'éternité. Le tableau suivant : un jardinier arrose des fleurs. Un jet

2 Ancienne mesure de longueur équivalent à environ soixante-dix centimètres.

d'eau gris pâle s'échappe du tuyau, s'éparpille en gouttelettes qui retombent sur l'herbe, les parterres, les corolles, faisant ployer les tiges de l'herbe. Un garçon arrive, marche sur le tuyau et arrête l'eau... Le jardinier examine l'extrémité du tube, à ce moment le garçon enlève son pied, inondant le visage du jardinier. Vous avez l'impression que les gouttelettes vont vous éclabousser, vous avez envie de vous écarter. Mais déjà le jardinier se lance à la poursuite du garnement, le rattrape et lui administre une correction. Mais les coups ne rendent aucun son, et l'eau qui s'échappe du tuyau abandonné au sol, ne gargouille pas.

Cette vie grise et silencieuse finit par vous troubler et vous opprimer, *vous avez l'impression qu'elle contient comme un avertissement, dont la signification vous échappe, mais qui est lugubre, et étreint votre cœur d'angoisse. Vous oubliez peu à peu où vous êtes, d'étranges images surgissent dans votre tête, votre conscience semble s'obscurcir, se perturber...*

Mais voilà que vous entendez autour de vous un rire féminin provocant, des voix moqueuses... et vous vous souvenez que vous vous trouvez chez Aumont, Charles Aumont... Mais pourquoi donc est-ce justement ici qu'a trouvé asile et qu'est présentée cette étonnante invention des Lumières, qui une fois de plus apporte la preuve de l'énergie et de la curiosité de l'esprit humain qui cherche éternellement à tout savoir, à tout comprendre et... qui, au passage, alors qu'elle chemine vers la découverte des mystères de la vie, fait le succès d'Aumont ? Je ne perçois pas l'importance scientifique de l'invention des Lumières, mais sans doute existe-t-elle, et pourra-t-elle concourir au but commun de la science – améliorer la vie de l'homme et développer son esprit. Ce n'est pas le cas chez Aumont, où l'on encourage et où l'on répand seulement le vice. Pourquoi alors est-ce chez Aumont, parmi les « victimes du tempérament de la société » et les fêtards, venus acheter des baisers ? Pourquoi est-ce en cet endroit que l'on montre la dernière conquête de la science ? L'invention des Lumières sera sans doute bientôt perfectionnée, mais dans l'esprit d'Aumont, Toulon et compagnie. Pour le moment, en plus des vues déjà mentionnées, on montre encore le « petit déjeuner en famille », une idylle à trois personnages. Un jeune couple et leur premier gros bébé prennent leur petit déjeuner. Ils sont tout deux si amoureux, si charmants, si gais, si heureux, et leur bébé est si amusant. Le tableau produit une impression délicieuse. Cette scène de famille a-t-elle sa place chez Aumont ?

En voilà une autre : des ouvrières, en une foule gaie et rieuse, sortent d'une usine. Cela aussi n'a pas sa place chez Aumont. À quoi bon rappeler ici qu'une vie pure, laborieuse, est possible ? C'est inutile. *Dans le meilleur des cas, ce tableau ne fera que blesser la femme qui vend ses baisers, un point c'est tout.*

Je suis persuadé que ces tableaux seront bientôt remplacés par d'autres, dont le genre conviendra mieux au ton général du café-concert. On verra par exemple « Madame se

déshabille », « Akoulina sortant du bain », ou « Madame enfile ses bas ». On pourra, de la même manière, photographier une bagarre entre un mari et sa femme à Kanavino³, et les présenter au public sous le titre « Plaisirs de la vie conjugale ».

Oui, cela sera certainement fait. Bucolique et idylle ne peuvent avoir cours dans cette grande foire russe qui ne rêve que d'indécence et d'extravagance. Je pourrais encore proposer quelques sujets à montrer à l'aide du cinématographe, afin de distraire le public de la foire : on pourrait par exemple faire subir à un de ces godelureaux le supplice de l'empalement à la turque, et l'ayant photographié, en faire la présentation.

Cela n'aurait rien de particulièrement piquant, ce serait en revanche fort instructif.

1895 /
n° 50
décembre
2006

Titre original : « Beglye zametki », *Nizhegorodskij listok*, n°182, 4 juillet 1896. Notre traduction se fonde sur l'édition : Maksim Gor'kij, *Ob iskusstve* [Textes sur l'art], Moscou-Léningrad, Iskusstvo, 1940, pp. 51-52.

Traduit du russe par Valérie Pozner.

³ Quartier de Nijni-Novgorod où se tenait annuellement la foire. La grande exposition de 1896, en raison de son caractère exceptionnel, se déploya dans une autre partie, plus centrale, de la ville.